

Bruno Pacchiele

Le gardien

ISBN : 979-10-359-1534-6

© Bruno Pacchiele

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

Six heures. L'heure de me préparer. Inspection rapide dans le miroir sur pied qui constitue l'unique décoration de ma chambre. Pas mal du tout... même si mes muscles n'ont pas encore terminé leur nuit. Ça manque de tension et de nervosité tout ça. Le remède, comme chaque matin, une cinquantaine de pompes et d'abdominaux.

Je surprends mon reflet en plein effort. La peau brille sous l'effet de la sueur tiède. Les muscles se dessinent, se tendent, sculptent mon corps entier. Aucun vêtement n'entrave mes mouvements. Ma nudité me plaît, elle me charme, me rassure.

Une douche vivifiante, puis un nouvel examen scrupuleux dans le miroir pour vérifier l'harmonie de ma musculature. Un sourire séducteur à la glace, un clin d'œil complice et c'est parti...

Je déguste la montée d'adrénaline, tout en marchant dans la rue d'un pas inquisiteur. J'adore ça, les défis. J'ai quitté ma campagne natale parce qu'il ne s'y passait rien. Les petites villes de province, c'est assommant et ennuyeux. Je veux de l'action, de la vraie. Je veux traquer une proie, utiliser ma puissance mentale pour la faire tomber dans mes filets, et user de ma supériorité physique pour la contenir et la maintenir à ma merci.

J'ai tout quitté. J'ai vendu mon appart, dit adieu à mes amis et suis venu m'installer dans une ville digne de ce nom, grouillante de criminels, loin des vulgaires cambrioleurs sans envergure.

Un coup d'œil à ma montre m'apprend que je suis en avance. Pour un premier jour, c'est embêtant. Pas question de me faire mal voir des collègues, ni de passer pour le lèche-cul de service. Je vais faire le tour du quartier, malgré mon impatience. Mon corps réclame des pompes supplémentaires. Je préfère le frustrer davantage et savourer cette sensation de picotement qui remonte le long de mon dos et éveille chaque centimètre de ma peau.

Enfin l'heure. J'entre dans le bâtiment défraîchi et m'adresse à l'accueil.

- Bonjour. Denis Bourget, je voudrais voir le major Verdier.
- Et moi, le Père Noël... Comme quoi on n'a pas toujours ce qu'on veut dans la vie !

Je scrute le policier hargneux et blasé, qui n'a même pas pris la peine de lever son menton poisseux avant de m'éructer son mépris en pleine figure. La cinquantaine, dégoulinant de graisse sous un uniforme étriqué, le tout camouflé par une intéressante quantité de sueur, nauséabonde à souhait.

- Je vois... Vous êtes chargé de refouler le maximum de personnes... d'où votre place stratégique à

l'accueil. Judicieuse l'odeur de pissotière... Pour les sourds, je suppose ?

Rouge de colère, Gras double se redresse. On dirait une carpe à la recherche d'air, ou plutôt d'une répartie. Il se dégonfle au moment où il découvre ma carrure impressionnante. J'adore voir l'assurance des crétins de son espèce se réduire comme peau de chagrin, à ma simple vue. J'en rajoute un peu. Je me redresse encore, bombe le torse puis reprends :

- En attendant que vous trouviez une réponse, je répète, lentement pour que vous puissiez saisir chaque mot. Le major Verdier m'attend et je ne voudrais pas arriver en retard à cause d'un fumiste dégénéré. Compris, cette fois ?

La carpe menace d'éclater, ce qui représente en soi une parade efficace. L'idée de me retrouver couvert de flaques gluantes et puantes ne m'emballe pas.

Pressé par le temps, je décide de trouver seul mon chemin. Je m'engouffre dans un couloir, mes yeux parcourant rapidement les plaques accolées aux portes.

- Ne bougez pas ou je tire !

Ça y est, la carpe gluante a retrouvé la parole et accessoirement son arme... Je me retourne et éclate de rire

devant le bonhomme tremblant et dégoulinant de peur qui me menace pathétiquement.

Une voix autoritaire met fin à l'altercation. Dommage...

- Baissez cette arme Panot. Où vous croyez-vous, dans un western ?
- Euh... Major, cet individu a forcé le...
- Panot, cessez de mettre en joue votre futur collègue. Quant à vous, Bourget, suivez-moi et essayez de ne pas en profiter pour déclencher la troisième guerre mondiale dans mon dos !

Verdier claque la porte avec énergie. Pas terrible comme première impression. En dix minutes, j'ai déjà réussi à me griller.

- Bourget, je vois que votre dossier ne mentait pas. Grande gueule, inconscient du danger, le tout saupoudré d'un ego surdimensionné. J'espère que vous aurez autre chose à offrir à ce commissariat que vos démonstrations de petit branleur !
- Monsieur...
- Fermez-la ! On n'est pas à Rodez ici. Apprenez à la garder dans votre pantalon, au lieu de vouloir à tout prix l'exhiber. Suis-je clair ?

Sagement, je hoche la tête, conscient d'avoir peut-être un peu exagéré et de devoir faire profil bas. Verdier est le genre de type qui, malgré une stature modeste, respire l'autorité.

C'est tout juste s'il a élevé la voix. Il pose chaque mot comme d'autres lancent des coups. Respect donc.

Je fais connaissance avec mes collègues de bureau. Je n'ai pas le temps de retenir les noms des deux policiers qui vont partager leur placard avec moi, car nous sommes appelés sur une intervention.

- Encore un ! Lance Manon, un petit bout de femme dynamique. Bourget, viens avec moi, je te briefed dans la voiture.

Dans la voiture, j'ai le temps de détailler ma séduisante collègue. Un mètre soixante de muscles fins. Menton décidé et coupe courte à la garçonne. Petite poitrine ferme. Ventre et cuisses musclées. Les fesses le sont, sans doute, aussi.

- Tu regardes quoi là, Bourget ? Oublie ça tout de suite.
- Non, je...
- On est là pour bosser au cas où tu ne serais pas au courant. Alors écoute : Depuis un mois, nous traquons un malade qui s'en prend chaque nuit à des promeneurs. Son terrain de chasse est une forêt, juste à côté de la cathédrale. Il les torture, les massacre vraiment. Un cinglé de première. Aujourd'hui, on va ramasser les morceaux de la vingt-huitième victime.
- Victimologie ?

- Aucune. Notre client n'est pas difficile. Il prend tout ce qui lui tombe sous la main. Femmes, hommes, enfants, jeunes, vieux... Du genre pas sectaire, tu vois ?
- Mode opératoire ?
- Là aussi, il apprécie la variété. Il a testé à peu près toutes les mises à mort possibles : armes blanches, à feu, strangulation, coups avec ou sans ustensiles, crémation... Sans oublier les supplices ante et post-mortem qui sont eux aussi, très originaux.
- Pourquoi ne pas condamner les accès du bois, pour au moins arrêter le massacre ?
- Dugland, tu crois que l'on t'a attendu pour essayer de le faire ! Le problème, c'est que ça attire les curieux, les inconscients et les fêlés... Il ne sera pas à court de victimes, tu peux me croire. Et cet afflux de touristes rend la surveillance impossible.

Enfin une proie à ma mesure. Je me réjouis du défi qui s'annonce, mais dissimule mon rictus par crainte que ma collègue l'interprète mal. J'ai hâte de découvrir le corps, de traquer les indices.

Pour tuer le temps, je contemple cette ville inconnue et vois bientôt poindre au-dessus des toits, les flèches imposantes de la cathédrale.

La voiture stoppe enfin. À peine ai-je posé un pied au sol qu'un sifflement épouvantable retentit, physiquement cruel, au point que mes mains viennent d'elles-mêmes, boucher

mes oreilles. En vain. La stridulation s'accélère, s'amplifie, se fraie un chemin jusqu'à mon crâne, qu'elle menace de faire implorer. Sans m'en rendre compte, je me recroqueville en position fœtale. La douleur est insupportable. Je presse de plus en plus fort mes oreilles, mais rien n'empêche le son infernal de s'introduire en moi et de me vriller les neurones.

Un hurlement involontaire sort de ma gorge, tentative désespérée de couvrir l'agression sonore. Je perçois vaguement Manon qui s'agenouille à mes côtés. Je vois sa bouche se mettre en mouvement, mais rien d'autre n'existe que ce bruit effroyable.

Mon instinct me commande de courir. Une urgence me saisit, me manipule, m'oblige à me redresser et guide mes enjambées. Mes mains lâchent les oreilles pour participer au mouvement de balancier des bras. Je sprinte comme un fou, sans savoir où je vais, je ne contrôle plus rien. La seule chose importante est cette obligation impérative qui me fait me mouvoir. Progressivement, le rugissement s'atténue jusqu'à disparaître. Mes jambes s'arrêtent, elles aussi.

Devant moi se dresse l'imposante cathédrale, colossale ! Sa présence m'écrase, mais m'apaise également. Je sens que la réponse se trouve au milieu de ces pierres taillées. Mes yeux, qui ne me répondent plus, sont attirés par une flèche. Mon regard glisse le long de la tour, coule contre la galerie et s'ancre sur une gargouille hideuse. Je tente de me raisonner, mais je ne peux me défaire du sentiment que la chimère de pierre me fixe de ses yeux globuleux.

Pendant une fraction de seconde, il me semble même percevoir un sourire sur le visage grimaçant. Je suis absorbé par la statue, je ne peux plus me détacher d'elle.

Une respiration sifflante me sort de cet envoûtement.

- Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Ne me refais jamais un coup pareil !
- Manon ?
- Non, moi c'est Jeanne d'Arc ! T'es cinglé ou quoi ?
- Je ne sais pas... je... il y avait ce bruit... et...

Je ne peux finir ma phrase devant le visage affolé et écarlate de ma collègue.

- En tout cas, tu cours sacrément vite...

Un sourire pour toute réponse, je me sens tellement mal, tellement idiot, qu'il n'y a plus que cela à faire.

- On a une scène de crime à examiner, je crois... Je suis désolé... J'aimerais autant que ça reste entre nous, si tu le veux bien.
- Raconter aux collègues avec quelle facilité tu m'as semée ? Jamais de la vie ! Laisse-moi juste reprendre mon souffle.

C'est en marchant calmement que nous quittons le parvis, puis que nous nous enfonçons dans le bois voisin. Nous sommes accueillis par le bruissement des feuilles que seuls